

Chicago, peu de gens le savent, n'est pas un nom anglais. Il appartient à la langue des Algonquins, une des nombreuses que parlaient les Indiens d'Amérique. Dans cette langue, Chicago veut dire "odeur forte". Cette dénomination vient de ce que

ALAA EL ASWANY

Chicago

roman traduit de l'arabe (Égypte)
par Gilles Gauthier

l'endroit aujourd'hui occupé par la ville était à l'origine un vaste champ consacré à la culture des oignons. Pendant des dizaines d'années, les Indiens vécurent en paix à Chicago, sur les rives du lac Michigan [...]

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

C'est dans la mythique et sulfureuse ville de Chicago, dans le microcosme d'un département d'université, qu'Alaa El Aswany recrée une *little Egypt* en exil. Avec son art de camper de multiples personnages et de bâtir des intrigues palpitantes, il compose un magnifique roman polyphonique, entrecroisant des vies qui se cherchent et se perdent dans les méandres du monde contemporain, des existences meurtries d'avoir été transplantées dans un univers à la fois étrange et étranger.

Alors que la visite officielle du président égyptien à Chicago est annoncée, le système policier de l'ambassade se met en branle pour protéger et rassurer une Amérique traumatisée par les attentats du 11 Septembre. Cette dimension politique confère au passionnant *Chicago* l'ampleur d'un roman choral propre à exprimer le monde dans la douceur de ses rêves comme dans la violence de ses contradictions.

ALAA EL ASWANY

Né en 1957, Alaa El Aswany exerce le métier de dentiste dans le centre du Caire. Il a publié chez Actes Sud L'Immeuble Yacoubian (2006, porté à l'écran par Marwan Hamed), Chicago (2007), J'aurais voulu être égyptien (2009) et Automobile Club d'Égypte (2014).

DU MÊME AUTEUR

L'IMMEUBLE YACOUBIAN, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 843, 2007.
J'AURAIS VOULU ÊTRE ÉGYPTIEN, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1004.
CHRONIQUES DE LA RÉVOLUTION ÉGYPTIENNE,
Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1170.
AUTOMOBILE CLUB D'ÉGYPTE, Actes Sud, 2014.

Initialement paru en langue arabe en 2007
sous le titre *Chicago*.
Traduit en français avec l'accord de
The American University in Cairo Press.

© Alaa El Aswany, 2006

© ACTES SUD, 2007
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-05025-2

ALAA EL ASWANY

Chicago

roman traduit de l'arabe (Egypte)
par Gilles Gauthier

ACTES SUD

Chicago, peu de gens le savent, n'est pas un nom anglais. Il appartient à la langue des Algonquins, une des nombreuses que parlaient les Indiens d'Amérique. Dans cette langue, Chicago veut dire "odeur forte". Cette dénomination vient de ce que l'endroit aujourd'hui occupé par la ville était à l'origine un vaste champ consacré à la culture des oignons. Pendant des dizaines d'années, les Indiens vécurent en paix à Chicago, sur les rives du lac Michigan, cultivant les oignons, menant paître le bétail, jusqu'à l'année 1673 où arriva dans la région un explorateur et cartographe, Louis Joliet, accompagné de Jacques Marquette, un jésuite français. Les deux hommes découvrirent Chicago, vers laquelle se mirent aussitôt à affluer des milliers de colons, comme des fourmis sur un pot de miel.

Pendant les cent années suivantes, les colons livrèrent dans tous les coins de l'Amérique d'atroces guerres d'extermination au cours desquelles périrent entre cinq et quinze millions d'Indiens. Il faut nous arrêter un instant sur un paradoxe : ces colons blancs qui ont tué des millions d'Indiens, qui se sont emparés de leur terre et qui ont pillé leur or étaient en même temps des chrétiens convaincus. Cette contradiction s'élucide toutefois si l'on connaît les idées répandues

à cette époque : beaucoup de colons blancs étaient convaincus que les Indiens, même s'ils étaient d'une certaine façon des créatures de Dieu, n'étaient pas nés du souffle divin mais d'une autre force défectueuse et malfaisante. D'autres renchérisaient en assurant que les Indiens comme les animaux étaient des créatures sans âme ni conscience et que, par conséquent, ils n'avaient pas le même degré d'humanité que les hommes blancs. Grâce à ce point de vue dominant, les colons avaient donc la faculté de tuer autant d'Indiens qu'ils voulaient, sans une once de regret ni le plus petit sentiment de péché. Quelle que soit l'horreur des massacres qu'ils accomplissaient dans la journée, cela n'altérerait pas la pureté de la prière qu'ils faisaient tous les soirs avant de dormir.

Les guerres d'extermination se terminèrent par la victoire écrasante des pères fondateurs, et Chicago fut proclamée ville américaine pour la première fois, en 1837. Elle connut ensuite un développement prodigieux. Sa superficie fut multipliée par seize en moins de dix ans. Sa situation sur la rive du lac Michigan et le fait de disposer de vastes terres pour le pâturage du bétail accrurent son importance. Enfin, l'apparition du chemin de fer fit de Chicago la reine incontestée de l'Ouest.

Mais l'histoire des villes ressemble à la vie des hommes : sans cesse, les moments de douleur y succèdent aux moments de joie. Le dimanche 8 octobre 1871 fut la journée noire de Chicago.

A l'ouest de la ville vivait Catherine O'Larry, avec son mari, ses fils, un cheval et sept vaches. Cette nuit-là, le bétail de Mme O'Larry paissait paisiblement dans l'arrière-cour. Vers neuf heures, une des vaches, poussée par l'ennui, s'avisa d'abandonner l'arrière-cour et d'entrer dans le

hangar du fond, où un fourneau au kérosène éveilla sa curiosité. Elle tourna un peu autour, tendit la tête pour le renifler et soudain, cédant à une pulsion obscure, elle lui donna un violent coup de sabot qui le renversa, répandant sur le sol son carburant qui s'enflamma. Le feu gagna un tas de paille tout proche. La maison fut rapidement incendiée, puis ce fut le tour des maisons voisines. Le vent qui était extrêmement fort propagea le feu de toutes parts et, en moins d'une heure, toute la ville brûlait.

Les pompiers étaient exténués d'avoir veillé toute la nuit précédente pour éteindre un autre incendie qui avait détérioré leur matériel encore rudimentaire à cette époque : la catastrophe fut totale.

Les langues de flammes s'élevaient vers la voûte céleste, dévoraient les maisons de Chicago, pour la plupart construites en bois. Les cris retentissants et tourmentés des gens, semblables à une incantation maléfique, se mêlaient au bruit du feu qui dévorait la ville dans d'effrayants craquements. Le spectacle prodigieux et terrifiant ressemblait aux descriptions de l'enfer des livres sacrés. L'incendie se poursuivit implacablement pendant deux jours et deux nuits jusqu'à ce qu'il soit finalement éteint, à l'aube du troisième jour. On dénombra les dégâts : plus de trois cents victimes et cent mille sans-logis, soit près d'un tiers des habitants. Quant aux pertes financières, elles dépassaient deux cents millions de dollars au taux du XIX^e siècle.

Mais la catastrophe ne s'arrêta pas là. Avec l'incendie et les destructions, s'était installée une complète anarchie. Comme des vers sur un cadavre, des hordes errantes de voyous, de criminels, de voleurs, d'assassins, de drogués et d'obsédés

sexuels s'étaient abattues sur les ruines. Ils venaient de partout pour vivre leur débauche dans la ville sinistrée. Ils se mirent à piller le contenu des maisons incendiées, des commerces, des banques et des dépôts d'alcool. Ils tuaient tous ceux qui se dressaient sur leur route. Ils enlevaient les femmes pour les violer publiquement en groupe sous la menace des armes.

Au cœur de cette épreuve, les églises célébrèrent à Chicago des messes pour implorer le ciel et conjurer les malheurs. Les prêtres parlaient tous de la catastrophe, avec des accents de contrition, comme d'un juste châtiment du Seigneur en réponse à la propagation de l'impiété et de l'adultère parmi ses habitants.

La destruction était totale. Tous ceux qui ont vu la ville à cette époque étaient persuadés qu'elle était condamnée sans espoir de rémission. Ce qui se passa contredit pourtant tous les pronostics. L'énormité du désastre stimula les ardeurs et fit renaître le courage des habitants de Chicago. Ainsi, chez un commerçant du nom de John Write qui, durant toute sa vie, n'avait connu que les chiffres et les opérations commerciales et chez qui l'on n'avait jamais connu l'amour des concepts et de l'éloquence, le fait de se trouver au milieu de dizaines d'infortunés, plongés dans la stupeur et le désespoir après que tout ce qu'ils possédaient eut été dévoré par le feu, fit jaillir en lui une étrange puissance poétique. Il se mit alors à leur adresser des paroles improvisées qui, par la suite, allaient faire partie des adages de la ville. John Write tendait les bras en avant, le visage comme contracté par la douleur (il était un peu ivre), puis proclamait d'une voix de stentor :

“Tenez bon, vous, les hommes. Chicago n'a pas brûlé, elle est entrée dans les flammes pour

se débarrasser de ses mauvais éléments. Elle en sortira plus belle et plus forte qu'elle ne l'a jamais été."

Et il en fut ainsi.

Le profond instinct de survie se ranima. La solidarité innée qui rassemble les gens en cas de danger réapparut. Les rescapés se mirent au travail avec une ardeur infatigable. Des groupements armés de volontaires se constituèrent, prêts à mourir pour leur ville. Ils se mirent à pourchasser les gangsters et à les combattre jusqu'à la mort ou jusqu'à la fuite. Des dizaines d'abris furent construits pour les familles. Les dons se mirent à pleuvoir pour fournir de la nourriture, des vêtements, des soins médicaux aux familles déplacées. De tous les coins de l'Amérique, des dizaines de milliers de dollars se déversèrent sur Chicago pour la reconstruire et pour s'investir dans des projets commerciaux.

Toutefois, la reconstruction entraîna de nouveaux problèmes. Le conseil municipal décida d'interdire la construction de maisons en bois qui avaient causé la propagation du feu. La conséquence de cette décision fut la hausse des loyers et le maintien dans la rue de la plupart des habitants de la ville qui n'avaient pas de quoi payer le loyer des maisons en pierre, d'autant plus que les salaires avaient baissé à cause de l'afflux de milliers d'étrangers sur le marché du travail. La crise économique s'exacerba et poussa des cohortes de pauvres et d'affamés à des manifestations violentes où l'on scandait ce slogan radical : "Du pain ou la mort !" Mais le système capitaliste américain fut encore une fois capable de trouver à la crise une solution provisoire sur laquelle les livres d'histoire sont restés silencieux.

Les investissements furent à l'origine de plusieurs nouvelles dynasties de millionnaires, tandis que la majorité des habitants restait plongée dans la misère. Malgré cela, la prédiction de John White s'était réalisée : quelques courtes années avaient suffi pour que Chicago redevienne plus belle et plus forte qu'elle ne l'avait jamais été. Elle fut définitivement proclamée la plus importante ville de l'Ouest, la troisième ville américaine, le principal centre commercial, industriel et culturel du monde. C'est alors que commença à se diffuser une chanson populaire qui commençait par ces mots : "Chicago est à nouveau devenue la reine de l'Ouest." De la même façon que des parents cajolent leurs enfants qui viennent de surmonter une maladie mortelle, les Américains inventèrent de nombreux surnoms affectueux pour Chicago. Ils la surnommèrent "la reine de l'Ouest" pour sa taille et sa beauté, "la ville du vent" parce que des vents forts y soufflent tout au long de l'année, "la ville du siècle" à cause de sa croissance extraordinaire dans un laps de temps si court, "la ville aux grandes épaules" en référence à la hauteur de ses gigantesques bâtiments et au grand nombre d'ouvriers parmi ses habitants, "la ville du futur" en raison de l'élan qui pousse les Américains à y émigrer, en quête d'un meilleur avenir, "la ville des banlieues" à cause des soixante-dix-sept banlieues qui l'entourent et dans lesquelles vivent des habitants d'origines diverses : des Noirs, des Irlandais, des Italiens, des Allemands, chaque banlieue conservant la culture de ses habitants et leurs traditions.

Plus de cent ans se sont écoulés depuis le grand incendie, mais son souvenir est encore présent comme une cicatrice sur un beau visage. Les habitants de Chicago se le remémorent de temps en

temps avec douleur et émotion. Chez eux, le feu prend une autre signification. Dans n'importe quel autre endroit du monde, le mot incendie ne produit pas le même impact qu'à Chicago. La peur du feu a conduit à y développer le meilleur système de lutte contre l'incendie du monde. On a créé une académie spécialisée dans l'extinction des incendies, à l'emplacement de la maison de Catherine O'Larry où avait commencé le grand incendie. Les habitants de la ville ont fait tout ce qui leur était possible pour que la tragédie ne se reproduise pas. "Le service des pompiers de Chicago est si efficace qu'il lance l'alerte avant même que vous n'ayez commencé à allumer le feu", dit une boutade célèbre, répétée avec un mélange de fierté et d'humour par les responsables de la ville.

*

Comment Cheïma Mohammédi aurait-elle pu connaître toute cette histoire, elle qui avait passé toute sa vie à Tantâ*, et n'en était sortie qu'à de rares exceptions : pour aller au Caire assister au mariage de quelques-uns de ses parents ou pour aller passer l'été à Alexandrie avec sa famille quand elle était petite.

Cheïma est arrivée à Chicago, comme ça, d'un seul coup, sans préparation ni préambule, comme quelqu'un qui se jette à la mer tout habillé et qui ne sait pas nager. Ceux qui la voient parcourir

* Chef-lieu du gouvernorat de Gharbieh, au centre du delta du Nil. Loin des charmes du Caire et d'Alexandrie, on est là dans l'Egypte profonde. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

les galeries de l'université de l'Illinois, avec sa tenue islamique flottante et son voile qui lui couvre la tête, ses souliers plats, sa démarche ample et droite, son visage paysan sans maquillage qui rougit à la moindre occasion, son anglais lourd et trébuchant qui lui rend souvent la compréhension plus facile par les gestes que par la parole, tous doivent se demander ce qui a conduit cette jeune paysanne en Amérique.

Les raisons en sont multiples. En premier lieu, Cheïma Mohammedi était l'une des meilleures étudiantes de la faculté de médecine de Tantâ. Elle possède une intelligence exceptionnelle et une prodigieuse capacité de travail qui lui permet de s'absorber dans l'étude pendant de longues heures, sans dormir ni même se lever, sauf pour prier, manger ou faire ses besoins. Elle étudie avec calme et une profonde concentration, sans pause et sans hâte. Elle dispose devant elle ses livres et ses notes sur le lit, elle s'assoit en tailleur, laissant ses cheveux fins tomber d'un côté de sa tête qui penche un peu vers la droite, puis elle inscrit de sa belle petite écriture les points essentiels du cours qu'elle apprend ensuite par cœur avec une sorte de jouissance, comme si elle s'adonnait à une agréable distraction ou si elle tissait un vêtement pour un bien-aimé absent. La supériorité écrasante de son niveau lui a fait obtenir une bourse sans difficulté.

D'autre part, Cheïma est la fille aînée du professeur Mohammedi Hamed, directeur du lycée de garçons de Tantâ pendant de nombreuses années au cours desquelles il avait formé des dizaines de lycéens qui avaient grandi et obtenu des postes éminents. Cinq ans après sa mort, toute la province de Gharbieh se souvenait encore de lui avec estime et affection, et l'on

priaient sincèrement Dieu pour lui. Il était un rare exemple, en voie d'extinction, du véritable pédagogue, dévoué, désintéressé, sérieux et affectueux avec ses élèves.

La vie du professeur Mohammedi – comme c'est notre lot à tous – n'avait pas été dépourvue de déceptions : la volonté divine l'avait privé de fils et lui avait accordé successivement trois filles, après quoi il avait interrompu ses tentatives. Cela lui causa une grande tristesse qu'il surmonta vite en vouant à ses filles une affection débordante. Il les éduqua exactement comme ses autres enfants, les lycéens. Il leur apprit la droiture, l'effort et la confiance en soi. Le résultat fut éclatant. Cheïma et Alia devinrent assistantes à la faculté de médecine et Nada, la plus jeune, assistante au département des télécommunications de la faculté d'ingénierie. L'éducation reçue par Cheïma a donc eu sa part du défi qu'elle avait relevé d'aller étudier à l'étranger.

Mais enfin, la raison la plus importante, c'est qu'à trente ans passés Cheïma était toujours célibataire. Sa situation de professeur assistant à la faculté de médecine avait beaucoup diminué ses chances, car l'homme oriental préfère généralement que la femme soit moins éduquée que lui. D'autre part, elle était dépourvue de tout ce qui peut faciliter un mariage rapide : son vêtement flottant cachait systématiquement son corps et son visage n'était pas d'une beauté flagrante. Ce que ses traits banals pouvaient susciter dans l'esprit d'un homme, c'était tout au plus un sentiment de sympathie qui ne suffisait pas bien sûr à le pousser au mariage. De plus, elle n'était pas riche et vivait avec ses sœurs et sa mère grâce au salaire de la faculté et à la retraite de son père qui, tout au long de sa vie, avait refusé de céder

à la tentation du départ vers les pays du Golfe et des leçons particulières.

De plus, en dépit de son génie scientifique, elle ignorait totalement les moyens de séduire les hommes, ce que la plupart des femmes connaissent à la perfection et qu'elles utilisent avec virtuosité, soit d'une façon directe, en se maquillant et se parfumant, en portant des vêtements courts et collants pour mettre leur corps en relief, soit d'une manière indirecte par une séduisante modestie, une attirante timidité, une confusion pleine de sous-entendus, renforcée par l'arme subtile des regards mélancoliques et impénétrables. Ce sont là de véritables arts que la nature a octroyés aux femmes pour que la vie perdure. Mais, pour une raison quelconque, elle en avait privé Cheïma Mohammedi. Cela ne voulait absolument pas dire qu'elle manquait de féminité. Au contraire, sa féminité était débordante. Elle aurait suffi à assurer une vie normale à plusieurs femmes à la fois, mais seulement elle n'avait pas appris à l'exprimer. Son désir féminin la harcelait, la faisait souffrir, la mettait sens dessus dessous, la poussant au bord des larmes. Seuls ses rêves défendus avec Kazem Saher* et les accès de jouissance subreptice de son corps nu permettaient d'alléger la tension qu'elle éprouvait. Elle le regrettait chaque fois et, en signe de pénitence, elle ajoutait deux prosternations à sa prière pour demander pardon à Dieu de tout son cœur. Mais elle ne tardait pas à recommencer.

En vérité, la pression psychologique qu'elle subissait du fait de son célibat prolongé était la véritable cause de son départ en Amérique.

* Chanteur à la mode d'origine irakienne, au physique plein d'attrait.

Pendant de longs mois, elle avait déployé des efforts exténuants pour venir à bout des formalités nécessaires à l'obtention de sa bourse : demandes, formulaires, démarches sans fin depuis la faculté jusqu'à l'administration de l'université, et vice-versa. Puis il y eut de violentes négociations avec sa mère qui, dès qu'elle fut au courant de son projet de départ, explosa de colère et lui cria au visage :

— Ton problème, Cheïma, c'est que tu es entêtée comme ton père. Tu le regretteras. Tu ne sais pas ce que c'est qu'être loin de chez soi. Tu vas aller en Amérique où l'on opprime les musulmans alors que tu portes le voile ! Pourquoi ne termines-tu pas ton doctorat ici, honorablement, au milieu des tiens ? Rappelle-toi qu'en partant tu détruis toutes tes chances de mariage. Qu'est-ce que ça peut bien me faire, ton doctorat en Amérique si, à quarante ans, tu es toujours vieille fille !

Pour sa famille, pour ses proches et même pour la ville de Tantâ tout entière, l'idée qu'une fille puisse partir seule en Amérique pour quatre ou cinq ans était totalement extravagante. Mais grâce à sa persévérance, son insistance et aussi à de violentes colères, Cheïma était finalement parvenue à soumettre sa mère à ses désirs. Plus la date du départ approchait, plus son enthousiasme augmentait. Même les derniers jours, elle ne ressentit ni crainte, ni angoisse. Quand le moment arriva, elle ne fut pas émue par les larmes de sa mère et de ses sœurs et, dès que l'avion s'éleva au-dessus du sol, en même temps qu'un léger serrement de cœur, elle fut envahie par un sentiment de soulagement et d'optimisme. Elle se dit qu'en laissant derrière elle les trente années qu'elle avait passées à Tantâ,

c'était maintenant une vie nouvelle qui s'ouvrait à elle.

Malheureusement, ses premiers pas à Chicago ne répondirent pas à son attente. Le décalage horaire lui causa des maux de tête, elle eut des insomnies et, lorsqu'elle dormait, c'était d'un sommeil haché, plein d'affreux cauchemars. Dès l'atterrissage de l'avion à l'aéroport d'O'Hare, un lourd sentiment de détresse s'empara d'elle et ne la quitta plus.

L'agent de sécurité qui la trouvait suspecte l'avait fait attendre hors de la file, puis il avait pris ses empreintes digitales et l'avait interrogée en la scrutant d'un regard inquisiteur et méfiant. Les papiers universitaires qu'elle avait sur elle, son visage livide et sa voix mourante qui s'étranglait de frayeur, tout cela dissipa ses doutes et il la laissa passer d'un signe de la main. Elle s'était ensuite retrouvée immobile sur le tapis roulant avec sa grosse valise sur laquelle, comme le font les paysans, étaient écrits à l'encre de Chine son nom complet et son adresse à Tantâ. Cet accueil hostile avait laissé dans son esprit un sentiment d'oppression. Elle avait découvert que le tapis sur lequel elle se tenait se mouvait dans un énorme tuyau qui en croisait des dizaines d'autres. Cela faisait ressembler l'aéroport à un jouet qui aurait été agrandi des milliers de fois. Lorsqu'elle était sortie de l'aéroport, elle avait été stupéfaite : elle voyait autour d'elle des rues d'une largeur qu'elle n'aurait jamais pu imaginer, de gigantesques gratte-ciel à perte de vue, qui donnaient à la ville un aspect fabuleux et magique, comme dans les bandes dessinées pour enfants. Des vagues ininterrompues d'Américains, hommes et femmes, affluaient de toute part comme des colonnes de fourmis, recouvrant la terre avec vitesse et gravité, comme

s'ils se hâtaient pour attraper un train. A ce moment-là, elle avait ressenti qu'elle était étrangère, seule et perdue, comme un brin de paille, jouet des vagues d'un océan rugissant. La peur s'était emparée d'elle et lui tordait les viscères comme à un enfant qui aurait perdu sa mère dans la foule du *mawled* de Sidi el-Badawi*. En dépit de ses tentatives épuisantes, deux longues semaines s'écoulèrent sans qu'elle parvienne à s'acclimater à sa vie nouvelle. La nuit, lorsqu'elle s'allongeait sur son lit, dans sa petite chambre plongée dans une épaisse obscurité, à peine trouée par la lumière jaune des réverbères de la rue, Cheïma se souvenait avec tristesse que, pendant toutes ces années à venir, elle allait dormir seule dans cet endroit désolé. Alors la submergeait la violente nostalgie de sa chambre chaleureuse, de sa mère, de ses sœurs, de tous les gens de Tantâ qu'elle aimait.

La veille, les soucis avaient été nombreux et elle ne parvenait pas à s'endormir. Pendant plus d'une heure, elle se retourna dans son lit. Elle se sentait extrêmement misérable et se mit à pleurer dans l'obscurité, tellement qu'elle mouilla son oreiller. Elle se leva et alluma la lumière. Elle se dit qu'elle ne pourrait pas supporter cette souffrance durant quatre ans. Que se passerait-il si elle écrivait pour demander l'annulation de sa bourse ? Pendant quelque temps, elle serait en proie à la joie maligne et aux sarcasmes de certains de ses collègues de Tantâ, mais ses sœurs l'accueilleraient à bras ouverts et sa mère ne se réjouirait en aucun cas de ses malheurs. Le désir

* Un des saints les plus vénérés d'Egypte qui a son tombeau à Tantâ. Tous les ans son *mawled* (sa fête) rassemble des dizaines de milliers de personnes.

de mettre fin à sa mission l'obséda et elle réfléchit à la façon de procéder pour y parvenir. Mais tout à coup une autre idée surgit : elle fit ses ablutions, ouvrit la sourate *Ya Sin*, fit la prière divinatoire* suivie d'invocations puis, la tête à peine posée sur l'oreiller, elle s'endormit profondément. Dans son sommeil, elle vit son père Mohammedi avec son beau costume bleu en laine anglaise, celui qu'il réservait pour les grandes occasions telles que la visite du ministre ou la distribution des prix. Son père se trouvait dans le jardin, devant la porte principale du département d'histologie où elle étudiait. Son visage était lumineux, sans rides, son regard pur et rayonnant, ses cheveux abondants, noirs comme du charbon sans un seul cheveu blanc, ce qui le faisait paraître vingt ans plus jeune. Il sourit à Cheïma.

“N’aie pas peur, je suis avec toi. Allons... je ne t’abandonnerai jamais.” Puis il lui prit la main et lui fit gentiment franchir la porte de sa salle de cours. Lorsque Cheïma se réveilla le lendemain, elle avait retrouvé son calme, elle s’était complètement libérée de ses obsessions. Cette vision, se disait-elle, était fidèle. Elle avait été envoyée par Notre-Seigneur, qu’il soit exalté et glorifié, pour lui donner le cœur d’affronter son difficile devoir. Elle croyait que, même si nous ne les voyons pas, les morts vivaient avec nous. Son père lui avait rendu visite dans son rêve pour l’encourager à terminer sa formation et elle ne le trahirait pas. Elle oublierait ses malheurs et s’habituerait à sa nouvelle vie.

Elle ressentit un profond soulagement d’avoir enfin pris sa décision et décida de fêter cela. Ses

* Deux prosternations pour demander à Dieu de vous inspirer une conduite sur un point précis.

sœurs et elle avaient l'habitude d'exécuter certains rites dans les circonstances heureuses : elle commença par préparer sur le feu un mélange de sucre et de citron, puis elle alla se déshabiller dans la salle de bains et commença à s'épiler, assise toute nue sur le rebord de la baignoire. Elle jouissait de la douleur délicieuse, brève et répétitive que produisait sur sa peau l'arrachage des poils. Ensuite elle prit un long bain chaud pendant lequel elle massa méticuleusement chaque partie de son corps jusqu'à ce qu'elle se sente parfaitement à l'aise et détendue.

Quelques minutes plus tard, dans sa cuisine, Cheïma offrait un spectacle authentiquement égyptien. Elle avait revêtu une *galabieh** en coton bon marché ornée de petites fleurs et des *cheb-chab*** Khadouga – larges à l'avant avec quatre lanières croisées – qu'elle préférait parce que ses doigts de pied y étaient à l'aise et qu'elles lui donnaient une plus grande liberté de mouvement. Ses cheveux noirs longs et souples tombaient sur ses épaules. Elle avait décidé de se faire plaisir. Elle mit sur la chaîne *As-tu un doute ?*, une chanson de Kazem Saher qu'elle aimait tellement qu'elle l'avait enregistrée trois fois de suite sur la même cassette pour ne pas être obligée de revenir chaque fois en arrière. La voix de Kazem s'éleva dans toute la pièce et Cheïma commença à danser en suivant le rythme.

En même temps, elle avait entrepris de faire frire des piments, l'un après l'autre, dans de l'huile bouillante pour préparer son plat favori,

* Large robe de coton qui est le vêtement traditionnel des classes populaires mais est également souvent utilisée comme vêtement d'intérieur tant par les hommes que par les femmes.

** Sortes de sandales que l'on enfle.

la *messaa* alexandrine. Peu à peu, elle fut complètement absorbée. Elle parcourait la cuisine de part en part en dansant et en chantant avec Kazem, comme si elle faisait un numéro dans une revue de cabaret, puis elle retournait devant son Butagaz pour faire revenir un nouveau piment. Lorsque Kazem se mit à chanter “Mon assassin danse pieds nus”, elle jeta les jambes en avant et envoya promener à l’autre bout de la pièce ses *chebchab* Khadouga puis, lorsque Kazem demanda à sa bien-aimée “Où es-tu partie, pourquoi es-tu partie et pourquoi m’as-tu arraché l’âme ?”, elle fut submergée par l’émotion et entra en transe. Elle se lança alors dans une figure qui suscitait toujours l’admiration de ses amies de Tantâ : elle tomba tout à coup à genoux, les deux bras levés puis elle se redressa lentement en agitant les hanches et en faisant frémir sa poitrine. Cette fois-ci, elle jeta dans l’huile deux piments en même temps, qui produisirent en tombant un bruit épouvantable et une épaisse fumée.

Elle crut alors un instant entendre dans le lointain quelque chose qui ressemblait au bruit d’une sirène mais, comme elle voulait écarter tout ce qui était susceptible de troubler le bonheur de cet instant, elle se lança dans un nouveau pas de danse. Elle tendit les bras comme si elle allait étreindre quelqu’un en avançant et reculant la poitrine sans se déplacer de l’endroit où elle se trouvait. Au moment même où elle prenait un nouveau piment et où elle levait la main pour le jeter dans l’huile, à ce moment précis, elle fut victime d’un horrible cauchemar. Elle entendit un bruit terrible, puis la porte de son appartement s’ouvrit violemment et des hommes énormes se jetèrent sur elle, la ceinturèrent tout en hurlant en anglais des phrases qu’elle ne comprenait pas.

L'un deux la prit avec force dans ses bras, comme s'il voulait la soulever de terre. Stupéfaite, elle ne résista pas jusqu'à ce qu'elle prenne conscience des deux mains qui la serraient dans le dos et de la forte odeur qu'elle respirait, le visage plaqué contre un manteau de cuir noir.

C'est alors seulement qu'elle se rendit compte de l'énormité de la situation. Elle rassembla toutes ses forces pour résister à l'inconnu et se mit à pousser des hurlements interminables dont l'écho se répercuta dans tous les coins du bâtiment.

L'université de l'Illinois est l'une des plus grandes des Etats-Unis. Elle est divisée en deux parties : la médecine à l'ouest de Chicago, et toutes les autres facultés dans le centre-ville. Le centre des études médicales a vu le jour en 1890 avec des moyens très limités, puis il s'est développé avec une vitesse inouïe, comme tout le reste de Chicago, jusqu'à devenir une ville indépendante d'une superficie de trente acres* (à peu près un million trois cent mille pieds carrés) contenant plus de cent bâtiments. Il regroupe les facultés de médecine et de pharmacie, la faculté dentaire, un institut de formation d'infirmiers ainsi qu'une bibliothèque, des services administratifs, des cinémas, des théâtres, des clubs de sport, d'immenses centres commerciaux avec des transports intérieurs gratuits pour les étudiants vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

La faculté de médecine de l'université de l'Illinois est la plus grande au monde et elle possède l'un des plus prestigieux départements d'histologie. Construit sur quatre étages de style moderne, il est entouré d'un vaste jardin au centre duquel se trouve le buste en bronze d'un homme d'une cinquantaine d'années, qui semble contempler

* Un acre fait approximativement 0,4 hectare.

le ciel de ses grands yeux las et distraits. Une inscription est gravée sur le socle, en lettres majuscules : “L’ÉMINENT SAVANT ITALIEN MARCELLO MALPIGHI, 1628-1694, FONDATEUR DE L’HISTOLOGIE. LUI-MÊME A COMMENCÉ, NOUS POURSUIVONS SON TRAVAIL.”

Ce ton volontariste reflète l’esprit du département.

Dès que l’on franchit sa porte vitrée, on sent qu’on laisse derrière soi le monde, avec ses préoccupations et son tumulte, et qu’on pénètre dans le temple de la science. L’endroit est profondément calme, avec sa légère musique très doucement diffusée par un système interne, son éclairage centralisé calculé de façon à reposer la vue, à ne pas distraire l’attention et à couper toute relation avec l’heure qu’il est à l’extérieur et, sans cesse, des dizaines d’étudiants et de chercheurs s’y déplacent et y travaillent.

L’histologie est un mot grec dont le sens est “la science des tissus”. C’est une science qui utilise le microscope pour l’étude des tissus. Elle est la base de la médecine, car la découverte de n’importe quel traitement pour n’importe quelle maladie commence toujours par l’étude de tissus dans leur état naturel. En dépit de l’importance exceptionnelle de l’histologie, elle est peu populaire et les revenus qu’on en tire sont modestes. Un chercheur en histologie est généralement un médecin qui a choisi de renoncer aux spécialités comme la chirurgie, la gynécologie et la pédiatrie, qui rapportent de l’argent et de la renommée, pour passer sa vie dans un laboratoire glacial, penché de longues heures sur un microscope, dans le seul espoir de découvrir un élément inconnu d’une cellule infiniment petite et dont les gens n’entendront jamais parler. Les savants en

histologie sont des soldats inconnus qui sacrifient fortune et gloire à la science. Avec l'âge, ils acquièrent l'allure de ceux qui pratiquent des métiers manuels comme les menuisiers, les sculpteurs ou les artisans en vannerie. Ils ont une allure posée, l'air solide, le bas de leur corps est marqué par l'embonpoint, ils ne parlent pas beaucoup, mais ils ont une grande puissance d'observation et un regard précis et scrutateur. Ils sont patients, calmes, leur esprit est clair et ils ont une forte capacité de concentration et une grande aptitude à la contemplation.

Le département compte cinq professeurs dont l'âge varie entre cinquante et soixante-dix ans. Chacun d'eux est arrivé à ce poste après des années d'un travail ponctuel et assidu. Leurs journées sont trop courtes et leurs agendas remplis des semaines à l'avance. Les recherches scientifiques qu'ils poursuivent leur font passer tout leur temps dans les laboratoires. Ils n'ont pas de week-end et trouvent à peine le temps de se parler et, lors de la réunion hebdomadaire du conseil du département, ils prennent les décisions rapidement pour ne pas perdre de temps.

On pouvait donc considérer comme exceptionnel ce qui s'était passé lors de la réunion du conseil, mardi dernier. Les professeurs s'étaient assis selon un ordre immuable. A la tête de la table, le docteur Bill Friedman, chef de la section, avec sa large calvitie, son visage pâle et ses traits amènes qui lui donnaient une allure de père noble. A sa droite, les deux professeurs américains d'origine égyptienne, Raafat Sabet et Mohamed Saleh, puis le professeur de statistique John Graham avec son embonpoint, sa fine barbe blanche, ses cheveux blancs toujours ébouriffés, ses petites lunettes rondes derrière lesquelles

brillaient des yeux vifs et ombrageux, un léger sourire ironique et sa longue pipe qui ne quittait pas sa bouche même si elle était maintenant éteinte, car il était interdit de fumer pendant les réunions. Graham ressemblait au grand écrivain américain Ernest Hemingway, ce qui était toujours l'objet de plaisanteries de la part de ses collègues. De l'autre côté de la table était assis George Michael qu'on appelait le Yankee parce que tout en lui révélait l'Américain brut de décoffrage : ses yeux bleus, ses cheveux blonds tombant sur les épaules, sa façon décontractée de s'habiller, son corps athlétique et ses muscles gonflés par un entraînement sportif assidu, son habitude de tendre les pieds au visage de ceux à qui il parlait et de sucer ses doigts quand il mangeait, sa petite bouteille d'eau minérale qui ne le quittait jamais et dont il ingurgitait de temps en temps une petite gorgée et sa façon de parler avec l'accent du Texas où il était né et avait vécu avant de venir à Chicago. Restait Denis Baker, le plus âgé et le plus fécond des professeurs, plongé dans le silence, habillé de vêtements simples et toujours un peu froissés, peut-être parce qu'il ne trouvait pas le temps de les repasser avec soin. De taille élevée, il avait un corps de vieillard ferme et solide, il était complètement chauve et ses grands yeux perçants se mettaient parfois à briller avec une intensité d'où émanait une mystérieuse impétuosité.

Les collègues de Denis Baker se moquaient gentiment de lui en disant qu'il utilisait la parole comme les automobilistes utilisent le klaxon, uniquement lorsque cela était indispensable.

La réunion se déroula de la façon habituelle, mais Friedman, le chef du département, retint les professeurs avant qu'ils ne quittent les lieux. Il

rougit comme chaque fois qu'il devait prendre la parole, regarda des papiers posés devant lui puis dit d'une voix calme :

— Je voulais vous consulter sur un point. Vous savez que le bureau des bourses s'était mis d'accord avec le département pour lui envoyer des étudiants égyptiens préparant un doctorat en histologie. Nous avons maintenant trois étudiants : Tarek Hosseïb, Cheïma Mohammedi et Ahmed Danana. Cette semaine, le bureau des bourses nous a envoyé le dossier de candidature d'un nouvel étudiant qui s'appelle (il s'arrêta un instant et lut le nom avec difficulté) Nagui Abd el-Samad. Cet étudiant est différent des autres, d'abord parce qu'il prépare un magistère et pas un doctorat, ensuite parce qu'il ne travaille pas dans une université. Au début je me suis étonné. Je ne comprenais pas pourquoi il voulait obtenir un magistère en histologie s'il ne travaillait pas dans la recherche scientifique ou dans l'enseignement. J'ai téléphoné ce matin au responsable du bureau des bourses à Washington, qui m'a informé que la nomination de cet étudiant à l'université du Caire avait été écartée pour des raisons politiques et que s'il obtenait son magistère cela renforcerait sa position dans le procès qu'il avait intenté à cette université. J'ai lu le dossier de candidature et je l'ai trouvé encourageant. Ses notes à l'épreuve d'anglais ainsi qu'aux épreuves générales sont élevées. Comme vous le savez, le bureau des bourses prendra en charge ses frais d'études. Je voudrais connaître votre point de vue. Accepterons-nous cet étudiant ? Comme vous le savez, chez nous les places réservées aux études supérieures sont limitées. Si nous ne tombons pas d'accord, je soumettrai la question au vote.

Friedman promena son regard sur l'assistance et ce fut George Michael (le Yankee) qui demanda le premier la parole. Il avala une gorgée de sa bouteille de Pepsi et dit :

— Je ne m'oppose pas à l'admission des étudiants égyptiens. Je vous rappelle seulement que nous sommes un des plus importants départements d'histologie du monde. Les possibilités d'étudier ici sont rares et précieuses et il ne faut pas que nous les gaspillions simplement parce qu'un étudiant africain veut gagner un procès contre son gouvernement. Je crois que l'enseignement chez nous a un plus grand dessein. La place que cet étudiant occuperait doit revenir à un véritable chercheur, venu pour recevoir une formation sérieuse et pour faire de nouvelles découvertes scientifiques. Je refuse son admission.

— Bien, Michael, c'est votre position. Qu'en est-il des autres ? interrogea le chef du département en souriant.

Raafat lui fit un signe et commença sur le ton de la plaisanterie :

— Comme je l'ai moi-même été un jour, je sais très bien comment raisonnent les Egyptiens. Ils n'étudient pas pour acquérir des connaissances et s'ils obtiennent des magistères ou des doctorats, ce n'est pas pour se consacrer à la recherche scientifique, mais pour obtenir une promotion ou un contrat alléchant dans un pays du Golfe. Cet étudiant va accrocher son diplôme de magistère sur la porte de son cabinet au Caire pour convaincre les malades qu'il est capable de les guérir.

Friedman le regarda avec étonnement :

— Comment peuvent-ils permettre cela en Egypte ? L'histologie est une science académique qui n'a aucune relation directe avec les soins apportés aux gens.

Raafat éclata d'un rire caustique :

— Vous ne connaissez pas l'Égypte, Bill. Tout est permis là-bas et d'ailleurs les gens ne savent pas ce que veut dire l'histologie.

— Raafat, vous n'exagérez pas un peu ? demanda Friedman à voix basse.

— Bien sûr qu'il exagère, intervint Saleh.

— Vous, précisément, vous savez que je n'exagère pas.

Friedman soupira :

— De toute façon, ce n'est pas le sujet. Vous avez maintenant le point de vue de Michael et de Sabet qui sont contre l'admission de l'étudiant égyptien. Qu'en pense Graham ?

Graham retira de la bouche sa pipe éteinte et s'emporta :

— Messieurs, vos propos sont dignes d'indicateurs de la police, pas de professeurs d'université.

Il y eut un murmure de réprobation, mais Graham continua d'une voix forte :

— La décision juste s'impose d'elle-même. Quiconque franchit les épreuves que lui impose le règlement intérieur du département a le droit d'y être inscrit. Ce qu'il fera ensuite de son diplôme et le pays dont il vient ne nous concernent pas.

— Ce sont des paroles comme celles-là qui ont conduit l'Amérique au 11 Septembre, dit George Michael.

Graham lui jeta un regard et rétorqua sarcastiquement :

— Ce qui a conduit l'Amérique au 11 Septembre, c'est que la plupart de ceux qui prennent les décisions à la Maison Blanche ont raisonné comme vous. Ils ont soutenu au Moyen-Orient des régimes tyranniques pour augmenter les profits de sociétés pétrolières et de marchands d'armes, ce qui a entraîné une recrudescence de la

violence armée qui a fini par nous atteindre chez nous. Pensez que cet étudiant va laisser sa famille et partir au bout du monde pour acquérir des connaissances. Ne trouvez-vous pas que c'est là une attitude noble qui mérite le respect ? N'est-il pas de notre devoir de l'aider ? Rappelez-vous, Michael, que vous avez toujours été opposé à l'admission d'étudiants étrangers. Quant à vous, Raafat, vos propos relèvent de la loi contre le racisme.

— Je n'ai pas tenu de propos racistes, camarade Graham, réagit avec vivacité Raafat, en se tournant vers lui.

— Si vous m'appellez camarade en vous moquant, sachez que j'aime cette appellation. Je persiste à dire que vos propos sont racistes. Le racisme, c'est la croyance qu'une différence ethnique entraîne une différence de comportement et de capacité des hommes. Cette définition s'applique à vos propos sur les Egyptiens. Le plus étonnant c'est que vous êtes vous-même égyptien.

— J'ai été un jour égyptien, puis je m'en suis sorti. Quand reconnaîtrez-vous mon passeport américain ?

Friedman fit un signe de la main :

— Graham, vous êtes d'accord avec l'admission de cet étudiant. Et vous Saleh ?

— Je suis d'accord, répondit calmement ce dernier.

Le chef du département eut un large sourire :

— Deux voix pour et deux voix contre. Je garderai mon opinion pour la fin. Nous voudrions entendre Denis Baker. Je ne sais pas si nous sommes dans une journée causante ou s'il va nous falloir attendre plusieurs jours.

Tout le monde éclata de rire, ce qui évacua un peu de la tension causée par la discussion. Baker

sourit et resta un instant silencieux, puis ses yeux s'écarquillèrent et il dit de sa voix rauque :

— Je préfère que le vote ait lieu d'une façon réglementaire.

Le président baissa immédiatement la tête, comme s'il venait de recevoir un ordre. Il inscrivit quelques mots sur une feuille puis se racla la gorge et donna à sa voix un timbre plus officiel :

— Messieurs, ceci est un vote formel. Acceptez-vous l'admission de l'étudiant égyptien Nagui Abd el-Samad au programme de magistère d'histologie ? Que ceux qui sont d'accord lèvent la main.

A la résidence universitaire de l'université de l'Illinois, au troisième étage, juste devant l'ascenseur, Tarek Hosseïb vivait comme l'aiguille d'une montre : seul, maigre, discipliné et propulsé vers l'avant sur un rythme immuable. De huit heures du matin à trois heures de l'après-midi, chaque jour, il allait des salles de cours aux laboratoires, des laboratoires à la bibliothèque, puis rentrait chez lui pour déjeuner devant la télévision. Il faisait ensuite deux heures de sieste. A sept heures exactement, quoi qu'il arrive et quels que fussent les événements qui survenaient dans le monde, ce que faisait Tarek Hosseïb ne variait pas d'un pouce. Il coupait son téléphone portable, mettait de la musique douce puis prenait la position dans laquelle il avait passé la plus grande partie de ses trente-cinq années de vie : penché sur son bureau, il étudiait ses cours ou plutôt il entreprenait une guerre sans merci contre les savoirs pour en prendre le contrôle, pour les graver dans son esprit d'où ils ne s'effaceraient jamais. Il disposait autour de lui les livres et les feuilles de papier et fixait sur eux ses grands yeux légèrement globuleux. Son front se plissait, il serrait ses lèvres minces, les muscles de son visage blême se contractaient et il prenait une expression sévère comme s'il souffrait avec endurance. A cet instant, la concentration

atteignait son apogée. Il était complètement coupé de tout ce qui l'entourait, au point de ne pas prêter attention à la sonnette, ou d'oublier la théière sur le feu jusqu'à ce que l'eau s'en évapore et qu'elle se mette à cramer. Il restait dans cet état, impassible puis, d'un seul coup, bondissait de sa place, se mettait à hurler, tapait des mains en poussant des jurons grossiers à l'intention d'êtres imaginaires, ou bien il levait les bras en l'air et se lançait dans une danse obscène à travers la pièce. C'était sa manière habituelle d'exprimer sa joie d'avoir réussi à résoudre une question scientifique qui avait jusque-là résisté à son entendement. C'est avec la même détermination que Tarek Hosseïb poursuivait chaque jour sa marche sacrée, à l'exception du dimanche où il se consacrait aux travaux qui auraient pu le distraire de ses études, le reste de la semaine. Il faisait alors ses commissions au centre commercial et sa lessive à la laverie de la résidence. Il passait l'aspirateur et faisait sa cuisine hebdomadaire qu'il conservait dans des plats en carton faciles à réchauffer. C'était cette discipline militaire qui lui avait permis de se maintenir à bout de bras au sommet. Il avait eu la première place du governorat du Caire au certificat d'études primaires, puis la troisième au brevet et la huitième au baccalauréat avec une moyenne de 99,8 %. Ensuite, il avait conservé la mention d'excellence pendant les cinq années de la faculté de médecine mais, comme il n'avait pas pu obtenir d'appui, il avait été orienté vers la section d'histologie au lieu de la chirurgie générale dont il rêvait. Il avait toutefois surmonté rapidement son désappointement, s'était plongé à nouveau dans le travail et avait été reçu au magistère avec la mention très bien, ce qui lui avait permis d'être sélectionné pour une bourse

de doctorat. Au cours de ses deux années à l'université de l'Illinois, Tarek avait toujours eu la mention *straight as**.

Cela voulait-il dire que Tarek Hosseïb ne se distrayait jamais ? Non, car il avait également ses petits plaisirs. Le premier consistait en un plateau de *besbousa* dont il faisait venir les ingrédients d'Egypte et qu'il mettait tous ses soins à préparer. Il le plaçait ensuite sur la table de la cuisine et, s'il avait étudié d'une façon satisfaisante, il décidait de se récompenser en en avalant un morceau dont la taille était proportionnelle au travail réalisé. Il s'octroyait également une heure de détente qu'il veillait à préserver, même en période d'examens. Cette heure était divisée en deux parties : le catch et la bagatelle. Il ne pouvait pas s'endormir sans avoir regardé en entier sur une chaîne sportive une compétition de catch entre deux professionnels. Il prenait d'emblée parti pour le catcheur le plus gros et lorsque celui-ci rouait de coups le visage de son adversaire et en faisait gicler le sang, lorsqu'il le prenait par la taille et le jetait sur le ring, qu'il lui prenait la tête avec ses bras énormes et la cognait contre la barrière comme une pastèque sur le point d'éclater, alors Tarek applaudissait, bondissait de plaisir, et criait de toutes ses forces comme un spectateur possédé par la musique dans un récital d'Oum Kalsoum : "Allez, allez, mon joli, ma bête sauvage, bois son sang, fais-lui éclater la cervelle, finis-en avec lui ce soir."

A la fin du match, Tarek tombait prostré sur son lit, le souffle coupé, en sueur, comme si c'était

*"Excellent." La meilleure mention possible dans les universités américaines.

lui qui avait combattu. Il avait alors satisfait quelque chose de profond en lui, peut-être un penchant pour la force, car il était lui-même chétif et de santé fragile depuis son enfance.

L'extase de la compétition de catch terminée, venait le moment de la bagatelle. La délicieuse jouissance secrète pour laquelle il brûlait de désir le faisait haleter. Il sentait les battements de son cœur lui secouer la poitrine lorsqu'il sortait le DVD de sa cachette, dans le tiroir du bas du bureau. Il le mettait dans son ordinateur et, soudain, lui apparaissait un monde ensorcelé plein de beauté : des femmes blondes au corps parfait, aux jambes et aux cuisses douces et délicieuses, aux seins splendides de toutes les dimensions avec leurs mamelons excitants qui le rendaient fou ; des hommes aux allures de débardeurs, aux muscles saillants, aux membres en érection, longs et volumineux, lisses comme d'énormes matraques d'acier poli. Les hommes et les femmes se mettaient aussitôt à fornicuer en cadence pendant que s'élevaient des cris de plaisir et des gémissements lascifs. La caméra fixait le visage de la femme quand elle criait sous le joug de la jouissance en mordant sa lèvre inférieure. Tarek ne pouvait supporter toute cette excitation que quelques brèves minutes, après quoi il se précipitait vers la salle de bains, courant comme s'il participait à une compétition ou s'il allait éteindre un incendie. Il se mettait devant la cuvette et jouissait en se masturbant. Il se calmait peu à peu, puis retrouvait son équilibre. Il prenait ensuite un bain chaud, faisait ses ablutions et récitait la prière du soir suivie des deux prières surérogatoires. Enfin, il mettait sur sa tête un bas de femme qu'il avait apporté d'Égypte pour que ses cheveux, le matin, soient souples et flottants et

qu'ils recouvrent dans la mesure du possible sa calvitie, qui malheureusement s'élargissait régulièrement. Ainsi s'achevait une journée de la vie de Tarek Hosseïb.

Il éteignait ensuite la lumière et s'allongeait sur son lit du côté droit comme le veut la tradition du Prophète, prière et salut de Dieu sur lui, puis il chuchotait d'une voix pleine de déférence : "Mon Dieu, je me sou mets à toi, je tourne mon visage vers toi, je me confie à toi, je place mon dos sous ta protection, par amour et par crainte de toi. Il n'y a ni refuge ni protection contre toi, si ce n'est en toi. Je crois en ton Livre que tu as fait descendre et en ton Prophète que tu as envoyé."

Puis il s'endormait.

*

Plus une machine est précise, plus elle se dérègle facilement. Un seul coup violent suffit à détraquer le plus moderne des ordinateurs. Dimanche dernier, Tarek Hosseïb avait reçu un coup de cette sorte. Pour comprendre ce qui était arrivé, il fallait d'abord savoir comment Tarek se comportait avec les femmes.

Quand un homme est épris d'une femme, il lui fait connaître son affection par des paroles douces, il réjouit son cœur en lui faisant la cour, en la flattant, en la faisant rire ou en la distrayant avec des anecdotes piquantes. Ceci est dans la nature des hommes mais également des animaux. Même dans le monde des insectes, si le mâle veut s'accoupler avec la femelle, il doit d'abord caresser doucement ses antennes jusqu'à ce qu'elle s'adoucisse et se laisse fléchir.

Cette loi de la nature ne s'appliquait malheureusement pas à Tarek Hosseïb. Bien au contraire, quand une belle femme lui plaisait, il se comportait immédiatement avec hostilité à son égard et n'avait de cesse de l'embarrasser et de la vexer. Plus une femme lui plaisait, plus il se montrait dur avec elle.

Pourquoi ? Personne ne le savait. Peut-être pour déguiser une excessive timidité ou parce que son attirance pour une femme lui faisait ressentir une faiblesse qu'il essayait de vaincre par une agressivité dévastatrice. Ou bien parce que, dans sa solitude de vautour, dans son combat forcené pour réussir, il luttait contre tout sentiment susceptible de le détourner de son travail.

Cet étrange trait de caractère avait fait échouer de nombreux projets de fiançailles que Tarek avait d'abord abordés avec de bonnes intentions et qui s'étaient tous terminés par des incidents déplorables. Le dernier cas s'était produit deux ans plus tôt, avant son départ pour Chicago. Il était allé avec sa mère demander en mariage la fille d'un général en retraite. L'entretien avait commencé d'une manière aimable. On avait servi des boissons fraîches et des gâteaux et fait assaut de politesses. La fiancée s'appelait Racha et était diplômée de la section d'espagnol de la faculté des langues. Elle était très belle avec ses longs cheveux noirs et souples. Son sourire ensorceleur laissait voir des dents éclatantes et régulières et deux fossettes de chaque côté de son séduisant visage clair. Quant à son corps, pulpeux, frais et débordant de vie, il envoyait des ondes de sensualité dans l'atmosphère. Tarek perdit alors instantanément tout contrôle de lui-même. Il s'imagina posséder le corps de sa fiancée et en disposer à sa guise et, soudain, l'attraction se transforma en

pulsions hostiles qu'il tenta d'abord de maîtriser, sans succès, et qui finirent par l'envahir avec violence.

Le père de la fiancée, comme d'habitude dans ce genre d'occasions, parlait de sa fille avec amour et admiration. Il disait avec fierté :

— Racha est notre fille unique et nous avons fait tout ce qui est en notre pouvoir pour lui offrir la meilleure des éducations. Elle a toujours été inscrite dans des écoles de langues*, depuis le jardin d'enfants jusqu'au baccalauréat.

Tarek le toisa de ses yeux légèrement globuleux, puis lui demanda avec un rictus sarcastique et crispé :

— Pardon, mon pacha, dans quelle école exactement était Mlle Racha ?

Le général se tut un instant, interloqué par la question, puis lui répondit en souriant, toujours disposé à être conciliant :

— L'école Amoun.

A cet instant, Tarek se jeta devant les buts et prit violemment la balle au vol. Il dit avec un léger sourire qu'il donnait l'impression de vouloir dissimuler pour le rendre encore plus vexant :

— Pardon, mon général, l'école Amoun n'a jamais été une école de langues. Amoun est une école expérimentale, c'est-à-dire une école gouvernementale ordinaire avec des frais de scolarité très symboliques.

Le visage du général parut d'abord embarrassé, puis cette gêne fit tout à coup place au dépit. Il entra dans une violente controverse avec Tarek

* Les écoles de langues sont des écoles privées appartenant généralement à des ordres catholiques mais accueillant sans distinction de religion des jeunes filles et des jeunes gens. Ces écoles sont le socle de la francophonie égyptienne.

sur la différence entre les écoles expérimentales et les écoles de langues. La mère de Tarek tenta d'intervenir par des propos apaisants. Avec les sourcils ou les lèvres, elle fit à plusieurs reprises discrètement signe à son fils de se taire, mais sa hargne s'était déchaînée et il n'était plus capable de la retenir. Il se mit à démolir avec rudesse les convictions du père de la fiancée, à qui il était décidé à faire subir une défaite écrasante, à qui il voulait faire mordre la poussière. Il soupira, comme s'il en avait vraiment assez de discuter de choses évidentes :

— Avec tout mon respect pour Votre Excellence, ce que vous dites n'est absolument pas vrai. La différence est grande entre l'école Amoun et les écoles de langues. Les écoles de langues ne sont pas très nombreuses, en Egypte. Elles sont réputées et n'importe qui ne peut prétendre y entrer.

— Que voulez-vous dire ? demanda le général, le visage rouge de colère.

Tarek prit son temps avant de décocher le coup fatal :

— Je veux dire ce que j'ai dit. Rien de plus.

Quelques moments de silence s'écoulèrent pendant lesquels le général fit de grands efforts, presque audibles, pour maîtriser sa colère, puis il se tourna vers la mère de Tarek qui était assise à sa gauche et lui dit sur un ton éloquent, tout en bougeant sur sa chaise pour signifier en même temps la fin de la visite et celle des fiançailles :

— Que Dieu vous bénisse, madame, très honoré...

Le retour parut long. Dans le taxi, il y eut un lourd silence entre Tarek et sa mère. Elle avait

revêtu ses plus beaux vêtements pour ces fiançailles : un long tailleur bleu marine, un bonnet de la même couleur serti de paillettes.

Elle avait espéré fiancer son fils avant qu'il ne parte pour ses études, mais il avait réagi comme chaque fois. Il avait fait échouer les fiançailles. Elle désespérait de lui faire entendre ses conseils. Elle lui avait souvent dit qu'il était un bon parti et que toutes les filles voulaient de lui, mais que ses manières provocatrices laissaient aux gens l'impression qu'il était agressif et fantasque. Les parents avaient peur de lui pour leurs filles.

Comme s'il devinait ce que sa mère était en train de penser, il lui dit tout à coup :

— Tu as vu, maman, comme ces gens sont menteurs ! Ils disent que l'école Amoun est une école de langues !

Sa mère le fixa du regard, puis lui répondit d'une voix faible :

— Cela n'avait pas d'importance, mon chéri. Il voulait seulement vanter sa fille.

Tarek la coupa vivement :

— Qu'il soit fier de sa fille s'il veut, mais qu'il ne nous mente pas. Quand il dit que l'école Amoun est une école de langues, cela veut dire qu'il nous prend pour des imbéciles. Je ne pouvais pas permettre ça.

*

Ce soir-là, une fois réveillé de sa sieste, Tarek Hosseïb s'était dit qu'il allait terminer ses exercices de statistique avant de descendre faire les courses de la semaine. Il s'était plongé dans les exercices. Son cerveau travaillait comme un forçat. Il notait les chiffres puis vérifiait avec appréhension

à la fin du livre, espérant chaque fois que les réponses seraient justes...

Et tout à coup, la sirène d'alarme se déclencha, retentissant dans tous les recoins de la résidence, et une voix s'éleva dans le système interne de communication, prévenant que le bâtiment était menacé d'incendie et appelant les résidents à quitter leurs appartements le plus vite possible. Tarek avait l'esprit saturé de chiffres et il mit un moment à comprendre ce qui se passait. Il bondit alors de sa chaise et se précipita dans les escaliers au milieu des étudiants paniqués. Les pompiers s'étaient déployés de toutes parts et vérifiaient avec soin que tous les étages étaient vides avant d'appuyer sur des boutons spéciaux fixés aux murs, ce qui faisait immédiatement descendre des portes d'acier. Les étudiants s'étaient rassemblés dans le hall d'entrée. Ils étaient en proie à l'émotion, riaient nerveusement et chuchotaient avec anxiété. La plupart étaient descendus en vêtements de nuit, ce qui, en dépit de la gravité de la situation, donna à Tarek l'occasion peu fréquente de contempler les jambes nues des filles. Trois personnes apparurent dans le fond de la salle et peu à peu leurs traits se précisèrent : deux policiers municipaux, l'un blanc, plutôt petit et bedonnant, et l'autre noir, de taille élancée et musclé. Entre eux marchait Cheïma Mohammedi avec sa *galabieh* de coton qu'elle n'avait pas eu le temps de changer. Ils arrivèrent au bureau d'accueil où le policier blanc prit une feuille de papier et lui dit sur un ton officiel et d'une voix forte :

— Mademoiselle, vous allez signer cette déclaration reconnaissant que vous êtes responsable de tous les dommages qui pourraient survenir par la suite, à cause de l'incendie que vous avez

provoqué. Il faut que vous signiez également un engagement que cet incident ne se reproduira pas à l'avenir.

Cheïma fixa le visage du policier blanc comme si elle ne comprenait pas, et le policier noir l'interpella d'un air goguenard :

— Excusez, l'amie, je ne sais pas quel genre de cuisine vous mangez dans votre pays, mais je vous conseille de changer votre plat favori parce qu'il a failli mettre le feu à l'université.

Le policier noir se mit à rire sans retenue tandis que son collègue, par courtoisie, dissimulait un sourire. Cheïma se pencha et signa les feuilles en silence. Les policiers échangèrent quelques mots puis se retournèrent et partirent. Peu de temps après, les haut-parleurs informèrent qu'il n'y avait plus de danger et les étudiants commencèrent à remonter dans leurs appartements, tandis que Cheïma restait immobile devant le bureau d'accueil, le visage pâle comme la mort. Elle continuait à trembler et à haleter. Elle essayait de retrouver ses esprits comme si elle venait de se réveiller en sursaut d'un cauchemar. Elle avait l'impression que son âme s'était retirée et que tout ce qui venait de lui arriver n'était pas réel. Elle se sentait tout particulièrement humiliée que le pompier l'ait prise dans ses bras. Il l'avait serrée tellement fort que son dos lui faisait encore mal.

Tarek Hosseïb, immobile, la regardait avec circonspection. Il tourna deux fois autour d'elle, en reconnaissance, comme un animal qui en renifle un autre d'une espèce inconnue. Dès le premier instant, il se sentit attiré par elle et, comme d'habitude, son attirance se transforma en fureur. Il connaissait son nom car il l'avait vue auparavant au département d'histologie, mais il prit plaisir à faire semblant de ne pas la reconnaître. Il

s'approcha lentement d'elle et, quand il se trouva juste en face, la toisa du même regard inquisiteur et désapprobateur qu'il jetait sur les étudiants de la faculté de médecine du Caire lorsqu'il les surveillait à l'écrit des examens et lui dit avec dédain :

— Tu es égyptienne ?

Elle hocha la tête d'un geste las et il se mit à la mitrailler de questions :

— Qu'étudies-tu ? Où habites-tu ? Comment as-tu provoqué l'incendie ?

Elle répondit d'une voix faible en détournant le regard. Le silence s'établit un instant et ce fut l'occasion pour Tarek de l'attaquer par surprise :

— Ecoute, sœur Cheïma. Tu es ici en Amérique, tu n'es pas à Tantâ. Il faut que tu te comportes de manière civilisée.

Elle le regarda en silence. Que pouvait-elle lui dire ?

— Ce que tu as fait est la preuve de ta sottise.

Elle chuchota pour lui répondre et lui s'approcha d'elle, sur le qui-vive, prêt à la confondre, à la pulvériser.

Le professeur Denis Baker leva la main en signe d'approbation, ce que fit également le docteur Friedman qui compta ensuite les voix d'un regard rapide, puis il se pencha sur ses papiers pour inscrire la décision du conseil d'admettre Nagui Abd el-Samad. La réunion se termina et les professeurs se séparèrent. Raafat Sabet prit sa voiture pour revenir chez lui. Furieux du résultat du vote, il serrait avec force le volant et soupirait avec exaspération. Il se disait que les Egyptiens allaient perturber le département. C'était pourtant vrai. Les Egyptiens n'étaient pas faits pour travailler dans des endroits respectables. Ils avaient trop de défauts : la lâcheté, l'hypocrisie, le mensonge, la fourberie, la paresse, l'incapacité de penser d'une façon ordonnée et, pire que tout cela, l'improvisation et l'à-peu-près.

Cette vision négative de ses compatriotes avait ses racines dans l'histoire personnelle de Raafat Sabet. Il avait quitté l'Egypte pour l'Amérique au début des années 1960, après que Nasser eut nationalisé les usines de fabrication de verre qui appartenaient à son père Mahmoud Pacha Sabet. En dépit de la main de fer du régime à cette époque, il avait pu s'enfuir avec une somme importante qui lui avait permis de commencer sa nouvelle vie. Ensuite, il avait étudié, obtenu son